

LES CONTEMPORAINS



MGR D'HULST (1841-1896)

I. SA FAMILLE — SON ENFANCE — AU COL- LÈGE STANISLAS — SA VOCATION SACER- DOTALE — AU SÉMINAIRE — SON ORDINA- TION

Maurice Lesage d'Hauteroche comte d'Hulst, vicaire général de Paris, recteur de l'Institut catholique de Paris, député du Finistère, naquit à Paris, le 18 octobre 1841.

Son père, le comte d'Hulst, laissa deux fils, Maurice et Raoul. Ce dernier épousa Anne de Gontaut-Biron, fille aînée du vicomte de Gontaut-Biron, ambassadeur à Berlin, et mourut sans postérité en 1875. Il avait eu en outre une fille qui devint religieuse dans la Congrégation des Dames Réparatrices de la rue d'Ulm. Plus âgée de quelques années, M^{lle} d'Hulst, avant son entrée au couvent, exerça la plus heureuse influence sur l'éducation de ses deux jeunes

frères. La comtesse d'Hulst fut une mère aussi pieuse que dévouée. Née Grimoard du Roure, elle appartenait à une des plus anciennes familles du midi de la France. Le bienheureux Urbain V, l'avant-dernier pape d'Avignon, sortait de cette maison.

M^{re} d'Hulst ne parlait jamais de sa mère sans la plus touchante émotion. Il pensait lui devoir tout ce qu'il avait de bon dans sa nature et dans son cœur. La comtesse d'Hulst fut dame d'honneur de la reine Marie-Amélie. Ses devoirs ne l'empêchèrent pas de veiller à tous les détails de l'éducation de ses enfants; elle fut elle-même leur première institutrice. Les jeunes d'Hulst eurent pour camarades de jeu les princes d'Orléans et cette amitié d'enfance devait les suivre jusqu'à la fin de leur vie.

M^{me} d'Hulst avait l'habitude de passer une partie de l'été dans sa charmante pro-

priété de Bouvignac, près Béziers. Le curé, vieillard aimable autant qu'intelligent, avait remarqué le jeune Maurice dont la physionomie gracieuse respirait la candeur. Le vieillard et l'enfant étaient devenus les meilleurs amis du monde. La séparation, à la fin de l'année 1849 fut particulièrement pénible : l'enfant sauta au cou du bon curé et, dans un baiser, lui dit tout bas :

— Priez pour moi, afin que je devienne prêtre.

Ce mot d'un enfant de sept ans était le premier éveil de sa vocation sacerdotale.

Peu après, le jeune Maurice, en attendant qu'il eût l'âge d'aller au collège, fut confié aux soins d'un précepteur, l'abbé Berthet, qui fut pour son élève un ami plus encore qu'un maître. Il lui enseigna les premiers éléments du grec et du latin : l'intelligence de l'enfant était merveilleusement ouverte et facile. Il fut aisé de le maintenir dans les pratiques de piété contractées depuis sa première enfance. Les catéchismes de Saint-Roch étaient fort suivis : Maurice d'Hulst y occupa la place d'honneur ; son exactitude, sa tenue parfaite, ses réponses intelligentes lui valurent tout de suite la bienveillance des catéchistes. Il répondit à leurs soins et fit sa Première Communion dans les sentiments de la plus vive piété (avril 1853).

A quatorze ans Maurice fut placé au collège Stanislas ; ses études littéraires étaient déjà fort avancées. Il s'adonna surtout aux sciences, pour lesquelles il avait grand attrait et grande facilité. Son intelligence et son application le mirent immédiatement en évidence. Dès cette époque, sa physionomie lui donnait un air de réserve hautaine qui n'était nullement dans son caractère : il se montra toujours le meilleur des camarades, spirituel, joyeux, plein de verve et d'entrain, se livrant avec ardeur à tous les jeux de son âge. Il était très fort, par exemple, pour s'accrocher à un arbre et réciter, la tête en bas, des tirades de vers latins. Au concours général, il soutint dignement l'honneur naissant de Stanislas et remporta successivement plusieurs prix.

Le travail et le succès ne firent rien perdre à Maurice de sa piété simple et de bon aloi. Aux jours de sortie, il ne passait jamais devant une église sans y entrer pour se prosterner un instant devant le Saint Sacrement. Cependant, comme il l'avouait lui-même plus tard, il eut un moment de trouble et d'hésitation. Le goût des sciences exactes, la perspective d'un brillant avenir dans le monde l'avaient, sinon séduit, au moins ébranlé. Heureusement, il rencontra à ce moment décisif un guide sage et expérimenté : M^{re} de Ségur (1). Le saint prélat avait remarqué la droiture et la piété sincère de cette nature d'élite. Il crut découvrir dans l'âme du jeune homme qui s'ouvrait à lui les marques non équivoques d'une vocation sacerdotale et il n'hésita pas à lui conseiller d'entrer au Séminaire d'Issy. Maurice accepta comme venant de Dieu même les indications de son père spirituel. Ses adieux au monde et à tous ses rêves d'un moment furent prompts autant que sincères. Il ne devait jamais éprouver dans la suite un mouvement de regret : il s'était donné tout entier.

Au mois d'octobre 1859, Maurice d'Hulst entra au Séminaire de philosophie à Issy. On peut difficilement se faire une idée de ce qu'était alors l'ancienne maison de plaisance de Marie de Médicis : le parc très beau, mais la maison plus que médiocre. Les chambres étaient incommodes, froides, humides. La vie matérielle y a toujours été un peu pénible. Le jeune séminariste doit pourvoir à tous les détails de son propre service, faire son lit, balayer sa cellule, allumer son feu s'il le peut. Quelques-uns se tirent aisément de ces soins de ménage, mais beaucoup ont besoin d'un apprentissage. Quel changement pour le jeune homme délicat auquel une mère attentive avait épargné jusqu'alors le moindre souci !

Maurice d'Hulst accepta avec joie cette vie si nouvelle pour lui. Rien ne le rebuta et il sut plier son tempérament sensible à toutes ces inconvénients sans rien perdre de sa bonne humeur.

(1) M^{re} de Ségur. Voir *Contemporains*, n° 132.

Il soumit avec joie sa vive intelligence à la méthode d'enseignement des Sulpiciens. D'autres se sont plaints, parfois très vivement, de ces études soi-disant faites à coup de manuels, de ces formules scolastiques apprises par cœur. Le jeune abbé d'Hulst avait l'esprit trop droit pour être de ce nombre ; il se livra à ces études avec la même ardeur que, naguère, à Stanislas, il avait consacrée aux mathématiques ; il rencontra le même succès. C'est à cette époque qu'il jeta les fondements si solides de cette science théologique dont il exposera plus tard les plus épineuses difficultés avec tant de clarté et de talent. Chose plus précieuse encore, il se concilia, dès la première année, l'affectueuse et sincère estime de ses maîtres. Sur la fin de son Séminaire, le vénéré M. Icard lui rendait dans des notes intimes le témoignage suivant : « Caractère très bon, estimé de la communauté, piété solidement pieuse — a fait beaucoup de bien à la communauté par ses bons exemples, — capacité, talents remarquables, grande facilité de travail, grand succès dans les catéchismes. »

Après un séjour de deux ans à Issy, l'abbé d'Hulst passa au Séminaire de théologie de Paris. Il s'y montra élève hors ligne.

Les catéchismes que font les séminaristes à la paroisse Saint-Sulpice révélèrent tout ce que l'abbé d'Hulst avait de sérieux dans l'esprit et d'aimable dans le caractère. Sa parole claire, précise, savait se mettre à la portée des plus jeunes intelligences. Tout ce petit monde était charmé par les traits et les histoires dont étaient agrémentées ses explications.

Après les années de Séminaire, l'abbé d'Hulst n'avait pas encore l'âge d'être ordonné prêtre. Il partit pour Rome afin d'y perfectionner ses études théologiques. Ce furent encore deux années de travail, couronnées par le double diplôme de docteur en théologie et en droit canon.

Outre ces grades, il rapporta de son séjour dans la Ville éternelle une sérieuse connaissance des antiquités chrétiennes. Enfin, à vingt-quatre ans, le 15 octobre 1863, l'abbé d'Hulst fut ordonné par M^{re} Re-

naud, évêque de Chartres. Sa formation était complète : avec sa volonté fortement trempée, son cœur généreux, il était à la hauteur de tous les devoirs du saint ministère. Sa vaillante mère, qui avait suivi les progrès de cette formation sacerdotale, disait de son fils avec une légitime fierté :

— Je suis sûre qu'il sera un bon prêtre et que jamais il ne commettra aucune bassesse.

II. VICAIRE A SAINT-AMBROISE — L'ABBÉ COURTADE — PREMIÈRES CHARITÉS — LA MAISON DE FAMILLE — LES AMIS DE MÉNILMONTANT

L'abbé d'Hulst s'était donné tout entier à Dieu. Il voulut le servir dans ce qu'il y a de plus humble : les pauvres et les enfants abandonnés. L'administration diocésaine combla ce vœu en l'envoyant comme vicaire à Saint-Ambroise. Ce quartier, demeuré l'un des plus populeux de Paris, était en outre, à cette époque, un des plus pauvres. Il faut avoir vécu dans les faubourgs de la grande ville et pénétré dans les milieux ouvriers pour savoir ce qui s'y cache de misères et de souffrances. L'abbé d'Hulst était préparé à tout, excepté cependant à se trouver dans un pareil milieu. Dans une des riches paroisses de Paris, son talent, déjà connu, l'eût placé aussitôt au premier rang. Il eût trouvé les agréments d'une vie facile, les longs loisirs, une société agréable et toutes les satisfactions du succès. Mais il n'aurait probablement jamais fait autant de bien, il n'aurait jamais pu se dévouer aussi généreusement qu'il le devait faire dans un quartier pauvre ; il lui donna tout son cœur et une partie de sa fortune.

La paroisse Saint-Ambroise était alors administrée par l'abbé Langénieux, depuis cardinal archevêque de Reims ; il fit le meilleur accueil à son jeune collaborateur et lui donna toute latitude pour exercer son zèle. L'abbé d'Hulst fut initié à son nouveau ministère par un de ces prêtres humbles et modestes, véritables apôtres des faubourgs qui consacrent tous les instants de leur vie à secourir les malheureux qui

les entourent. Tel était l'abbé Courtade; vicaire à Saint-Ambroise depuis plusieurs années, il avait mis au service des malades et des pauvres un dévouement absolu. Les rues, les impasses de ce quartier si peuplé lui étaient toutes connues, nul n'était aussi bien renseigné que lui sur les misères et les infortunes dignes d'intérêt. Ce fut à cette école que se mit l'abbé d'Hulst, apportant, outre son zèle, des ressources considérables — ce qui jusqu'alors avait le plus manqué à l'abbé Courtade.

Que d'heureux jours passèrent ensemble les deux amis des pauvres! Que de courses au long des rues boueuses, que d'ascensions d'escaliers gluants vers les mansardes les plus hautes!... Quelle joie aussi de pouvoir porter un peu de bien-être à des familles éprouvées par la misère ou la maladie, de leur parler de Dieu et de les ramener à la vie chrétienne!

L'abbé d'Hulst devint, en peu de temps, un véritable chasseur d'âmes, toujours à la recherche de quelque misère nouvelle. L'insuccès ne le décourageait pas, pas plus que les artifices ou les mensonges de ceux qui parfois abusaient de sa bonté. Aucune infortune, même méritée, ne le laissait indifférent. Sa bourse était bien garnie, mais aidé de son ami, l'abbé Courtade, il avait vite fait de la vider dans la main des pauvres tous les jours plus nombreux. Malheureusement, lui qui savait si bien donner, ne sut jamais demander. Il l'essaya, au moins au début, mais sans grand succès. Ses ressources s'épuisant, il eut recours à un expédient que connaissent bien les prêtres charitables; il proposa à des personnes riches de sa connaissance de lui acheter des objets assez précieux qu'il s'efforçait de faire valoir pour en retirer un peu plus d'argent. Ce procédé ne lui réussit pas, et il l'abandonna le jour où la distinction de ses manières le fit prendre par une dévote, plus soupçonneuse que charitable, pour un escroc de haut vol déguisé en ecclésiastique.

À côté de ces aumônes quotidiennes, l'abbé d'Hulst jeta les fondements d'une œuvre plus durable : la maison de famille. L'enfant de

Paris, le gavroche gouailleur, insolent sous ses haillons, mais au fond pas méchant, était à cette époque plus encore que de nos jours abandonné à lui-même. Le quartier peuplé de Saint-Ambroise en était particulièrement encombré. Parmi ces enfants exposés à tous les dangers, aux pires tentations et souvent sans famille, beaucoup pouvaient être rappelés au bien. Les grouper, leur assurer un asile, leur donner une certaine instruction en même temps qu'un métier, tel fut le but de l'œuvre tentée par le jeune vicaire.

La tâche était malaisée et la dépense considérable : une maison assez vaste fut achetée rue Folie-Méricourt et aussitôt disposée pour recevoir un groupe important de jeunes apprentis. Cette maison était incommode et il fallut se procurer tout un mobilier spécial : la literie, des tables de classe et les ustensiles nécessaires à un nombreux personnel. L'abbé Courtade était là dans son élément : avec l'argent de son ami, il eut en quelques jours acheté, chez les marchands du quartier, tout ce qu'il fallait pour une installation à peu près passable.

Les deux abbés allèrent habiter l'immeuble et partager la vie de leurs jeunes protégés avec une seule table et un seul ordinaire. Comme chambre, l'abbé d'Hulst se réserva une sorte de mansarde au bout d'un sombre couloir. Là, voulut coucher et travailler celui qui avait été élevé dans le confortable; il se faisait volontairement le compagnon des enfants du peuple les plus délaissés. C'est à de pauvres petits apprentis qu'il allait avec l'exquise bonté de son cœur pour les aimer et leur servir de père. Il fallait pourvoir à tous leurs besoins, à leur nourriture, à leurs habits; les placer chez des patrons honnêtes, les surveiller dans leur conduite et leur travail. Le soir, après les fatigues du ministère, l'abbé d'Hulst se faisait professeur. Il apprenait à lire aux plus ignorants, corrigeait les devoirs des autres. Aux jours de fêtes, il prenait part à leurs jeux et, si son service le permettait, il menait sa petite troupe jouer du côté des remparts. La maison était plus qu'un simple

patronage ou qu'un lieu de réunion où les enfants viennent s'amuser à certaines heures, elle constituait le centre d'une vraie famille dont l'abbé d'Hulst s'était fait le chef. Aussi, les jeunes apprentis lui donnaient-ils le nom de père, et l'abbé d'Hulst le méritait par son généreux dévouement et son inlassable patience.

Une œuvre analogue venait de se fonder dans le quartier voisin, à Charonne. L'abbé de Broglie et l'abbé Planchat en étaient les promoteurs : encore deux apôtres qui s'étaient voués au service des enfants pauvres de ce quartier tout aussi délaissé que celui de Saint-Ambroise. A titre de voisins les abbés se visitaient assez souvent et se rendaient de mutuels services. Ces jours-là étaient des jours de fête : on ajoutait un plat au maigre ordinaire; l'esprit de l'abbé d'Hulst, vif et gai, était le meilleur assaisonnement du festin (1). Cette vie de sacrifice et de pauvreté devait durer plus de six ans, interrompue seulement par la guerre et par la Commune.

III. LA GUERRE — L'ABBÉ D'HULST AUMÔNIER MILITAIRE A SEDAN — DANS LES AMBULANCES — LA COMMUNE — DANGERS — LA CHAPELLE SAINT-HIPPOLYTE

Les tragiques périodes de la guerre et de la Commune fournirent à l'abbé d'Hulst l'occasion de montrer une nouvelle forme de son dévouement. Au début des hostilités, il obtint d'être nommé aumônier des ambulances de la presse. Attaché au XII^e corps d'armée, il suivit l'armée de Mac-Mahon dans cette marche précipitée qui avait pour but de délivrer Bazaine et qui aboutit à la catastrophe de Sedan. Ce fut avec une sorte d'allégresse que le jeune aumônier se dévoua tout entier au service des soldats.

Son âme intrépide ne craignait aucune

(1) L'abbé Paul de Broglie, devenu professeur d'apologétique à l'Institut catholique, mourut martyr de sa charité en 1895, assassiné par une pauvre folle à laquelle il donnait des secours. L'abbé Planchat fut une des victimes de la Commune fusillée rue Haxo.

fatigue, aucun danger. Le bruit de la fusillade le laissait indifférent, il semblait n'entendre que les cris des blessés. Dans la dernière lutte autour de Sedan, il passa la journée et la nuit suivante sur les lieux du combat, allant d'un blessé à l'autre, se couchant par terre pour mieux écouter la confession des mourants. Il put ainsi donner l'absolution à plus de sept cents blessés.

Aucune émotion ne lui fut épargnée durant ces heures cruelles : au village de Bazeilles en flammes, il se trouva brusquement en présence d'un groupe de prisonniers français qui allaient être fusillés par les Bavares exaspérés. L'officier avait déjà signé l'ordre fatal; l'abbé d'Hulst réussit à arriver jusqu'à lui. Il le prie, lui fait honte d'avoir laissé égorger des femmes et des enfants. L'officier cède et, finalement, l'aumônier a le grand bonheur d'empêcher un forfait qui nous eût coûté quelques larmes de plus (1).

Huit jours après, l'abbé d'Hulst gagnait la Belgique à pied et de là revenait à Paris. La guerre avait fait le vide dans la maison de famille : les apprentis y furent remplacés par des blessés. C'est à eux que l'abbé d'Hulst donna ses soins pendant les mois du siège. Aux jours de combat, on le retrouvait à Buzenval, à Champigny. Il aide à organiser une ambulance sur le champ de bataille; il est un de ceux qui couchent sur le sol glacé et qui vont chercher des blessés sous les balles ennemies.

La guerre finie, l'aumônier redevient vicaire à Saint-Ambroise et père à la maison de famille. Beaucoup furent décorés pour faits de guerre qui l'avaient moins mérité que l'infirmier des ambulances de la presse. Certes, l'abbé d'Hulst ne protesta pas contre cet oubli. Il croyait n'avoir fait que son devoir de Français et de prêtre; il avait la noble fierté, trop rare parmi nous, de dédaigner les vanités même les plus légitimes et les plus flatteuses.

(1) M^r TOUCHET, évêque d'Orléans. *Oraison funèbre de M^r d'Hulst.*

La Commune et la guerre civile qu'elle déclencha dans Paris l'arrachèrent une fois encore à ses œuvres et lui firent courir les plus sérieux dangers. Les malheureux et les malades ne furent jamais si nombreux à Saint-Ambroise que durant ces tristes jours. L'abbé d'Hulst redouble de zèle, multiplie ses visites. Le bien qu'il fait, son amour des pauvres le signalent à la haine des communards du quartier. C'est miracle que l'abbé Courtade et lui aient pu échapper aux poursuites dirigées contre eux. Un de leurs apprentis les trahit et alla les dénoncer à un poste de fédérés. « Je connais, dit-il, deux curés qui se cachent au 4 de la rue Folie-Méricourt, vous les y trouverez à cette heure. » Heureusement un autre apprenti a entendu la dénonciation, il court aussi vite que possible à la maison : « Sauvez-vous, leur crie-t-il, on vient pour vous prendre ». Les deux abbés n'eurent que le temps de franchir un mur. Le lendemain, nouvelle alerte; les fédérés sont déjà dans l'escalier. Pendant que la bonne, armée de son balai, oppose une résistance désespérée, les deux abbés, suivis d'un troisième compagnon, se réfugient sous le toit dans un étroit et obscur passage. A ce moment critique, l'abbé d'Hulst propose, ou plutôt impose le dessein de s'avancer seul si les fédérés apparaissent au haut de l'escalier. Dieu ne voulut pas de son généreux sacrifice, les fédérés oublièrent de visiter les combles.

Il fallut s'éloigner, bien qu'à regret, du quartier Saint-Ambroise, devenu par trop dangereux. L'abbé d'Hulst se réfugia sur la rive gauche. Il avait, comme la plupart de ses confrères, quitté l'habit ecclésiastique et revêtu un complet gris; sa barbe blonde avait poussé et achevait de le rendre méconnaissable.

L'abbé en profitait pour visiter des malades et des personnes pieuses qu'on lui avait recommandées. Il avait la curiosité de voir de près les communards, galonnés sur toutes les coutures et courageux surtout derrière les hautes barricades.

C'est là que, certain jour, près la Croix-

Rouge, il rencontra le P. Milleriot, de sainte mémoire (1). Le bon Jésuite était trop connu dans le quartier Saint-Sulpice pour qu'il songeât à se déguiser. Il ne cessa pas, durant toute la Commune, d'aller tous les jours où l'appelait son devoir. A l'occasion, il n'hésitait pas à s'adresser aux fédérés pour leur demander quelque renseignement, voire même la faveur de les confesser. Frappé de l'allure distinguée de l'abbé d'Hulst, le bon Père lui emboîte le pas et finit par lui mettre la main sur l'épaule en lui adressant sa question favorite : « Depuis quand ? » La réponse de l'abbé dut le satisfaire, car le P. Milleriot ne poussa pas plus loin ses investigations.

Quelques jours après, la Commune succombait enfin. Que de ruines à réparer, que de détresses à soulager ! On ne saura jamais ce que l'abbé d'Hulst, revenu à Saint-Ambroise, y dépensa de dévouement et d'argent.

La maison de famille avait été pillée; elle menaçait ruine. L'abbé d'Hulst se résigna à la quitter. Un vaste terrain fut acheté le long du boulevard de Ménilmontant, en face du Père-Lachaise, et l'œuvre y fut transportée (juillet 1871). A la maison de famille s'ajouta une petite chapelle, dite de Saint-Hippolyte, patron du nouvel archevêque, M^{gr} Guibert. Cette chapelle, plus tard agrandie, devint Notre-Dame du Perpétuel Secours, et fut confiée aux Pères Rédemptoristes, qui en furent chassés par application de la loi Waldeck-Rousseau contre les Congrégations religieuses.

A Ménilmontant, les débuts furent durs, presque héroïques. Tout était à faire à la fois. Selon son habitude, l'abbé d'Hulst s'était réservé l'endroit le plus incommode de la maison. Mais c'est là que la Providence

(1) Le P. Milleriot (1800-1881), surnommé le Ravignan des ouvriers. Appelé à la résidence de la rue de Sèvres en 1843, le P. Milleriot avait pris la direction des œuvres populaires de la Société de Saint-François-Xavier et de la Sainte-Famille : de plus, il s'était donné la mission de confesseur extraordinaire à l'église Saint-Sulpice. C'est là que, pendant les trente-huit dernières années de sa vie, il consacra tous les jours de longues heures à entendre la confession d'innombrables pénitents. (Les Contemporains, n° 584.)

l'attendait pour le diriger vers des voies nouvelles. M^{gr} Guibert voulut visiter la maison de famille et bénir la chapelle qui portait son nom de baptême. En parcourant la maison, l'archevêque fut arrêté dans un étroit corridor par un mauvais lit, une table de bois blanc et une chaise de paille. Et comme il demandait comment on laissait le passage ainsi encombré par un lit de domestique, il lui fut répondu que c'était là la chambre de l'abbé d'Hulst. L'archevêque se détourna tout ému, mais il voulut connaître aussitôt celui qui pratiquait à ce degré la pauvreté et la mortification sacerdotales. Quelques jours après, l'abbé d'Hulst était mandé à l'archevêché et nommé secrétaire particulier de M^{gr} Guibert.

IV. L'ABBÉ D'HULST A L'ARCHEVÊCHÉ — SECRÉTAIRE DE M^{gr} GUIBERT — PROMOTEUR — VICAIRE GÉNÉRAL — SOLICITÉ POUR UN EVÊCHÉ — UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PARIS — L'ABBÉ D'HULST DISPOSE LA MAISON DES CARMES

Dès son entrée à l'archevêché, l'abbé d'Hulst sut se concilier l'estime de tous les membres de l'administration diocésaine. M^{gr} Guibert, surtout, fut ravi des qualités d'esprit et d'intelligence de son secrétaire et lui donna toute sa confiance. Les longues et pénibles années de son apostolat à Saint-Ambroise n'avaient rien fait perdre à l'abbé d'Hulst de son esprit. Il avait réussi, malgré ses fatigues, à ne rien oublier de ce qu'il avait si bien appris. Après la guerre, il avait un moment songé à mener une vie plus en harmonie avec ses aptitudes naturelles. La chaire de droit canon à la Sorbonne étant devenue vacante, il avait posé sa candidature. Mais, nous l'avons déjà remarqué, l'abbé était de ceux qui ne savent pas demander : la chaire fut attribuée à un autre. Il fut dédommagé de cet échec par l'intimité de jour en jour plus affectueuse de son archevêque.

Au bout de quelques mois, il était promoteur, fonction très délicate qui demande du jugement, du tact et de la discrétion. Le

promoteur est chargé de maintenir la discipline, de signaler les abus, quelquefois même de sévir. L'abbé d'Hulst accepta sans enthousiasme. Sa charité souffrait à l'idée seule de se poser en juge de ses frères. Quelques-uns ont prétendu qu'il se montra dans l'exercice de cette charge raide, cassant et plus froid qu'un commissaire de police. Ceux-là l'ont mal connu. Il est certain, comme il l'avouait volontiers, qu'il ne pouvait supporter l'orgueil, la sottise suffisance qui enlèvent au caractère sacerdotal ce qu'il devrait toujours avoir de digne et de sérieux, mais les faiblesses, les erreurs auxquelles les meilleurs sont parfois sujets, l'ont toujours trouvé plein de charitable miséricorde. On ne sait pas assez qu'il se donna jusqu'à la fin de sa vie la mission particulièrement pénible de prévenir et même de réparer certaines défaillances dont tant d'autres se contentent de rougir.

Moins d'un an après, l'abbé d'Hulst devenait vicaire général, archidiaque de Saint-Denis. Il avait à peine trente-quatre ans. Cette élévation rapide n'excita aucune jalousie : chacun reconnaissait en lui un mérite hors de pair et le savait incapable de toute espèce d'intrigue.

On le vit bien lorsqu'il fut sollicité d'accepter un évêché vacant dans le midi de la France. Le Chapitre intéressé avait fait les démarches les plus pressantes auprès du président de la République. Le cardinal Guibert ne pouvait se résigner à se séparer de celui en qui il avait placé sa confiance. Le maréchal de Mac-Mahon fit la sourde oreille et M^{gr} d'Hulst en donnait plus tard la raison suivante : « Ce bon maréchal, disait-il, m'a rendu un signalé service, il n'a pas voulu de moi pour le siège de X., ne voulant pas être accusé de népotisme. Je ne suis point du tout son parent, mais il le croit. Voilà une erreur qui sert à quelque chose. »

L'année 1875 vit commencer une œuvre nouvelle d'une importance capitale, à laquelle l'abbé d'Hulst se dévoua dès la première heure. La loi de 1830 avait donné la

liberté de l'enseignement primaire: celle de 1850, la loi dite de *Falloux*, avait reconnu la liberté de l'enseignement secondaire. Ces deux lois recevaient enfin leur complément logique par le vote de l'Assemblée nationale, du 12 juillet 1875, accordant la liberté de l'enseignement supérieur. Ce fut un élan général en France pour mettre à profit cette liberté si naturelle et si ardemment désirée. Plusieurs Universités catholiques furent immédiatement fondées ou projetées. A Paris, le cardinal Guibert avait, dès le commencement du mois d'août, réuni ou consulté un certain nombre d'évêques; la création d'une Université libre avait été décidée tout de suite. M^{gr} Richard, coadjuteur du cardinal Guibert, devenait le recteur de la future Université, et l'abbé Conil vice-recteur.

L'abbé d'Hulst n'eut d'abord aucun titre officiel, mais, en cette circonstance, il avait été l'inspirateur du cardinal Guibert et l'âme des réunions préliminaires. Il reçut avec joie la mission de tout organiser pour que l'Université catholique s'ouvrit au mois de novembre suivant. La Providence le rapprochait enfin de cette voie de l'enseignement vers laquelle il se sentait appelé et qu'il avait toujours désirée.

Tout fut prêt au jour dit; les cours s'ouvrirent à la date annoncée. Un corps de professeurs éminents avait été constitué; les programmes de cours rédigés, un local et un matériel trouvés et convenablement disposés. En quelques semaines, le vieux monastère des Carmes, 74, rue de Vaugirard, avait subi une transformation nouvelle. La partie, dite la prison des Girondins et qui servait de local à l'école des Carmes, devenait le Séminaire de l'Université.

V. RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE —
DISCOURS D'OUVERTURE — RAPPORTS AVEC
LES PROFESSEURS — EFFORTS DE PROPAGANDE — SES AMBITIONS — PROFESSEUR
D'UN COURS LIBRE

La liberté pour les Universités catholiques fut de courte durée. Cinq ans après avoir été reconnues, elles se virent enlever leur titre d'Université et surtout la préro-

gative du jury mixte. Le coup fut rude: il y eut un moment critique: comment soutenir une œuvre si difficile, si dispendieuse, en présence de l'hostilité des pouvoirs publics? Le cardinal Guibert comprit le danger. Cédant aux vœux des évêques fondateurs, il consentit à se séparer de son vicaire général, et en novembre 1880, il nomma recteur l'abbé d'Hulst, qui, peu après, recevait de Léon XIII le titre de prélat.

Le nouveau recteur quitta l'archevêché pour s'installer dans la maison des Carmes. C'est là qu'il passera, sauf quelques jours de congé, les quinze dernières années de sa vie, dans un labeur incessant et de plus en plus fécond. Il fut tout de suite à la hauteur de sa tâche, si diverse et si délicate. Un corps de savants professeurs ne se gouverne point par autorité, mais surtout par l'ascendant de la science et de la vertu. M^{gr} d'Hulst possédait l'une et l'autre: il fut véritablement, selon l'expression d'un de ceux qui étaient le mieux placés pour juger de son action, le chef et le guide du corps professoral, montrant à tous la voie à suivre, le but à atteindre, nouant le faisceau des pensées et des âmes (1). Ses relations avec les professeurs furent toujours faciles et empreintes de la plus confiante cordialité. Il les aimait et, au besoin, il avait le courage de les défendre. L'enseignement de plusieurs d'entre eux avait paru trop libéral et même périlleux, notamment au point de vue de la saine exégèse. M^{gr} d'Hulst écrivit en leur faveur plusieurs articles qui lui valurent des attaques personnelles fort dures. Il fut même appelé à Rome, où il trouva avec des encouragements pour son zèle, les paternels avertissements qui l'arrêtèrent sur une pente où il s'engageait visiblement (2).

(1) MERVEILLEUX DU VIGNAUX, doyen de la Faculté de Droit: rapport de l'année 1896.

(2) Cependant, M. l'abbé Georges Bertrin, professeur à l'Institut catholique de Paris, écrivait dans la *Vérité* (15 juillet 1904) à propos d'un ouvrage de M. de Narfon où il était question des articles sur l'Exégèse publiés dans le *Correspondant*, par M^{gr} d'Hulst:

« L'auteur y parlait de deux écoles d'exégètes apologistes, l'école traditionnelle et celle qui ne l'est

Chaque année, devant les évêques assemblés, il résumait les travaux des élèves et ceux des professeurs. Il exposait le programme des diverses facultés, esquissant chaque branche des connaissances humaines. Il savait traiter les sujets les plus spéciaux avec compétence et clarté. Pendant quinze ans ces discours solennels se suivirent sans se répéter, sans se ressembler.

Ce que M^{gr} d'Hulst ne disait pas, ce sont les efforts personnels et incessants qu'il faisait pour faire connaître et progresser l'œuvre de l'Institut catholique. Il parlait souvent à Paris, dans les principales villes de France, devant les auditoires les plus divers. Partout, il plaidait avec la même chaleur et la même éloquence la cause de l'enseignement supérieur et en démontrait l'absolue nécessité.

Sa tâche était parfois ingrate; l'œuvre de l'Institut catholique exigeait de grandes ressources et celles-ci commençaient à diminuer. Aux premières largesses, avait succédé une certaine lassitude. Beaucoup de catholiques ne comprenaient pas la nécessité d'un enseignement supérieur coûteux, incapable de lutter avec l'enseignement officiel: l'égoïsme n'est jamais à court de bonnes raisons. M^{gr} d'Hulst n'en laissait passer aucune sans la combattre par la parole ou par la plume, dans des articles de journaux ou de revues.

Malgré les difficultés au milieu desquelles il se débattait, il avait l'ambition de faire grand et de faire beau. Aux jeunes gens qui ne craignaient pas de se montrer chrétiens en venant suivre les cours de l'Institut catholique, il prédisait que l'avenir serait un jour à eux s'ils avaient le courage et

pas. Or, M. de Narfon écrit: « Dans cette étude, on ne pouvait relever, de la part du savant recteur de l'Institut catholique, d'acte d'adhésion ni à l'une ni à l'autre de ces deux écoles; mais, tout de même, il était facile de distinguer à travers son rôle de rapporteur que ses préférences personnelles inclinaient vers la seconde. » Eh bien, c'est une preuve nouvelle des illusions où peut tomber un esprit, même perspicace, dès qu'il est prévenu. M^{gr} d'Hulst m'a dit à moi-même: « Je soutiens que les principes de cette école n'ont pas encore été condamnés, voilà tout! Mais ces principes ne sont pas les miens, je ne les approuve pas. »

l'énergie de s'adonner à un travail régulier et sérieux. Il s'efforça surtout de faire pénétrer son action dans les Petits Séminaires, dans les collèges ecclésiastiques et d'y relever le niveau des études.

A côté de ce résultat moral, il en poursuivait un autre qu'il ne put réaliser. Il porta envie aux riches Facultés de Lille qui avaient réussi à bâtir un véritable palais. Lui aussi aurait voulu remplacer la maison des Carmes qui tombait en ruines par une construction plus commode et plus appropriée à sa nouvelle destination. Confiant dans un avenir meilleur, il voulut bâtir. Par ses ordres un plan complet du nouvel Institut, tel qu'il le concevait, fut dressé par les architectes. Les ouvriers se mirent même à l'œuvre. M^{gr} d'Hulst ne devait pas voir la réalisation de son beau rêve. Il réussit, non sans peine, à terminer seulement une première et bien petite partie de l'édifice qu'il voulait très grand. Sa fortune personnelle, déjà fort entamée, ne lui permettait plus, comme à Saint-Ambroise, de tout faire par lui-même. Il dut se résigner à demander.

Ces travaux et ces soucis de détail ne suffisaient pas à l'activité du recteur. Il voulut être professeur et il s'adjudgea un cours libre de philosophie. L'enseignement l'avait toujours attiré et il eût fait un excellent professeur. Les auditeurs de son cours trouvèrent en lui un maître distingué et non pas, comme il l'annonçait modestement dans son discours d'ouverture, un pauvre professeur de rencontre, auquel on devait savoir gré de ne pas reculer devant l'analyse des systèmes monstrueux par lesquels la raison humaine s'ingénie à se nier elle-même. Il annonçait en même temps l'espérance de servir d'écho à la vérité révélant à l'homme le secret de sa nature par la bouche de saint Thomas d'Aquin.

Ses conférences sur les sujets de philosophie les plus ardues eurent un légitime succès. Il traitait ces questions difficiles avec une aisance et une clarté admirables. Sur ses lèvres, les arguments anciens paraissaient nouveaux, et il les rendait compréhensibles à tous. Ses *Mélanges philoso-*

phiques, parus en volume, font regretter que le professeur n'ait pu concentrer ses efforts pour compléter son œuvre.

VI. LES CONGRÈS DES SAVANTS CATHOLIQUES L'HÔPITAL SAINT-JOSEPH

Le premier il eut l'idée de réunir en Congrès les savants catholiques de tous les pays. En se groupant, ces derniers apprendraient à se connaître et se communiqueraient leurs découvertes et les résultats de leurs travaux. Sans exclure les questions religieuses, on traiterait surtout les questions scientifiques, car ces réunions ne devaient pas être un Concile de laïques, ni un Congrès d'apologistes, où d'habitude s'échangent seulement des compliments. Il y a mieux à faire en face de la science athée : lui répondre et montrer qu'on peut être savant et chrétien. L'idée était heureuse et elle réussit dans une certaine mesure mais non sans peine.

Une autre œuvre importante avait attiré son attention dès le premier jour. Nous l'avons dit, son ambition était grande pour l'Institut catholique, il voulait y compléter l'enseignement en y joignant la médecine. M^{gr} d'Hulst reconnaissait volontiers qu'il n'y a pas, à proprement parler, une science de la médecine chrétienne, mais il ajoutait avec plus de vérité encore qu'il existe une manière chrétienne de l'enseigner et surtout de la pratiquer. Une école de médecine demande un hôpital : on fondera un hôpital qui sera, lui aussi, un hôpital chrétien. En attendant la future École de médecine, il pourra recueillir des malades pauvres. Ce sera une entreprise difficile, de longue haleine, exigeant des sommes très considérables. La charité des catholiques saura pourvoir à tout.

Le recteur apprend qu'un vaste terrain est à vendre entre Montrouge et Plaisance, tout près des fortifications; il réunit chez lui douze hommes de bonne volonté, des amis; il leur propose d'acheter l'emplacement du futur hôpital. Les 360 000 francs sont immédiatement souscrits. Bientôt après, les plans

sont arrêtés et les travaux commencent : des pavillons, séparés par des jardins, s'élevèrent rapidement; en 1883, le petit hôpital était terminé, et après un court instant de répit, les pavillons du grand hôpital étaient en voie de construction.

Bâtir ne suffisait pas, il fallait encore pourvoir aux besoins des malades, à tous les frais du personnel de médecins et de religieuses infirmières. Un Comité de dames fut formé à cet effet sous le nom de Notre-Dame de Consolation. M^{gr} d'Hulst n'eut pas la joie de voir l'achèvement de cette si belle œuvre. Aujourd'hui, l'hôpital Saint-Joseph reçoit plus de quatre cents malades. Les grands pavillons se sont ajoutés aux petits, les services se sont complétés. Un jour peut-être viendra où la liberté sera donnée aux catholiques français et l'école pratique des futurs médecins chrétiens sera prête.

VII. CONFÉRENCIER DE NOTRE-DAME CARACTÈRE DE SON ENSEIGNEMENT

En 1891, le P. Monsabré descendait de la chaire de Notre-Dame avec l'idée de ne plus y remonter. A qui serait donnée la succession de l'illustre Dominicain? L'attente fut vive parmi les professionnels de la prédication à Paris. Ce fut sur l'homme le moins disposé à le solliciter que tomba le périlleux honneur : sur le recteur de l'Institut catholique. Certains mécontentements et même quelques hostilités se manifestèrent plus ou moins ouvertement. Personne ne doutait de l'intelligence du nouveau conférencier, mais on lui refusait avec raison divers moyens oratoires, ceux qui agissent le plus sur la foule : le geste, la voix, la chaleur. M^{gr} d'Hulst n'avait jamais reçu aucune préparation spéciale en vue de la prédication. L'art de parler en public n'a pas la moindre place dans l'enseignement des Séminaires. La plupart des prêtres déplorent cette fâcheuse lacune dans leur formation cléricale, mais trop tard, car il leur est impossible de la réparer une fois qu'ils sont pris par les multiples devoirs du saint ministère.

M^{gr} d'Hulst comprit qu'il n'avait pas à imiter ses devanciers ni à chercher à captiver son auditoire par les mêmes moyens. Il ne se sentait ni le souffle inspiré de Lacordaire, ni la voix harmonieuse du P. Monsabré, ni le geste éloquent de Ravignan.

Ces qualités lui faisaient plus ou moins défaut, mais il pouvait y suppléer par d'autres, tout aussi précieuses, la profondeur des idées, la logique, la clarté du style, la pure et forte sobriété des classiques. Ces qualités sont celles de l'éloquence qui cherche à instruire, à convaincre plutôt qu'à plaire. M^{gr} d'Hulst les possédait au suprême degré. Les principales questions du dogme avaient été traitées par le P. Monsabré. Son successeur prit pour sujet la morale et ses fondements. Ce sujet était nouveau autant que difficile; il demandait non l'entraînement des belles périodes, mais une méthode rigoureuse et scientifique. Le conférencier voulut s'adresser moins à l'auditoire bienveillant qui viendrait l'écouter qu'au public intellectuel et souvent libre penseur qui le lirait. Aussi ne craignit-il pas de s'enfoncer dans les discussions les plus abstraites et les plus épineuses, ne voulant pas qu'on pût le soupçonner, disait-il, de masquer la faiblesse d'un argument par l'éclat d'une période oratoire.

Beaucoup des auditeurs ordinaires de Notre-Dame n'étaient pas en état d'apprécier les qualités de l'orateur. Cet enseignement de haute philosophie dépassait leur portée. Ils auraient préféré ce qu'on a appelé un *brillant catéchisme de persévérance à l'usage des catholiques*. L'auditoire fut moins nombreux, des jaloux s'en réjouirent, paraît-il, et calculèrent même la somme que la Fabrique de Notre-Dame perdait en recettes. M^{gr} d'Hulst n'en fut point ému : « Je viderai, disait-il, Notre-Dame de ceux qui n'ont pas besoin de conversion, et je m'efforcerai d'y faire entrer le plus d'incroyants possible. » Beaucoup d'incroyants, en effet, vinrent occuper les places laissées vides par les croyants convaincus. Ce nouvel auditoire augmenta d'année en année. Étudiants, professeurs, savants, se pressaient

au pied de la chaire de Notre-Dame, écoutant, avec la plus déférente attention, le penseur et le philosophe éminent qui leur parlait. Les conférences, publiées en six volumes, constituent un monument, inachevé sans doute, mais solide et qui ne périra pas.

Cette œuvre de haute apologétique était loin d'absorber tout le temps de M^{gr} d'Hulst. Il n'improvisa pas ses conférences, mais il les composa à la hâte, presque au jour le jour. Sa puissance de travail était extraordinaire : plusieurs de ses meilleurs sermons furent faits en chemin de fer. Il lui arriva d'écrire un article pour le *Correspondant* en moins de quatre jours. Il excellait à improviser une réponse précise et à résumer d'un mot de longs débats. Son œuvre littéraire est aussi diverse que nombreuse. Outre les six volumes de ses *Conférences*, il trouva encore le temps de publier ses *Mélanges oratoires*, ses *Mélanges philosophiques*, plusieurs vies de saints. A ces ouvrages considérables, s'en ajoutent un très grand nombre de secondaires; sermons, allocutions familières, articles de revue, exercices de retraites ecclésiastiques, oraisons funèbres, notes de philosophie, traités de droit public, « le tout se succédant avec une rapidité presque déconcertante, sans jamais épuiser la veine qui les produit. » (1)

(1) Il ne refusait jamais de répondre aux appels qui lui étaient adressés. On se souvient à la Bonne Presse des paroles pleines de foi et d'encouragement qu'il adressa le 22 novembre 1891, lors de la bénédiction de cette Maison, aux amis de l'Œuvre qu'il proclamait utile et nécessaire entre toutes. De son allocution, citons seulement quelques mots :

« La seule entreprise heureuse de notre siècle en matière de presse populaire catholique, appartient à des religieux qui ne passent pas pour être des adulateurs du temps présent. Ils ont été demander à saint Augustin sa règle, ils ont été demander aux enfants de saint Augustin leur habit, leurs traditions, leur amour du passé, de la liturgie sacrée, et même ils se sont trouvés plusieurs fois sur le chemin des préjugés du siècle, et ils les ont combattus de front; en un mot, ils se sont fait lapider comme réactionnaires par les ennemis de la religion, en même temps que certains catholiques prudents les regardaient de travers comme des enfants terribles. Cela ne les a pas empêchés d'aller droit leur chemin, et c'est de tout mon cœur que je les félicite, parce qu'en ce monde, quand on s'appuie sur des raisons solides, quand la foi et la conscience règlent la conduite, il faut aller droit devant soi. C'est comme cela qu'on fait quand on veut aboutir. Ceux qui veulent plaire

Dans M^{re} d'Hulst, en effet, a écrit M. Chesnelong, il y avait un écrivain de premier ordre, un orateur de haut vol et un philosophe chrétien. Comme écrivain, il avait une sobriété ferme, un éclat sans vaine pompe, une distinction qui le tenait à l'écart de toute emphase déclamatoire comme de toute recherche raffinée, une grâce de bon goût qui, sans se refuser au besoin à une fine ironie, tenait à distance les emportements de la passion. Il pensait en chrétien et écrivait en grand seigneur; de là cette dignité et aussi cette belle allure de style qui, sans recourir à des ornements recherchés, étaient d'une perfection accomplie dans sa précision lumineuse.

VIII. DÉPUTÉ DE BREST — SES IDÉES SON RÔLE

M^{re} d'Hulst avait accepté avec plaisir d'être recteur de l'Institut catholique. C'est avec résignation qu'il accepta la succession de M^{re} Freppel à la Chambre comme député de Brest (6 mars 1892). Il fallut faire appel à son esprit d'obéissance pour qu'il se soumit à cette surcharge de travail. Les débats politiques n'étaient point pour l'effrayer, et il avait plus de courage et d'intelligence qu'il n'en faut pour tenir tête aux adversaires.

à tout le monde n'aboutissent jamais. Ce sont ces religieux qui n'avaient rien de particulièrement tendre à l'égard du siècle présent, et auxquels le siècle présent ne rendait pas beaucoup de tendresse, ce sont eux qui ont eu l'initiative de cette œuvre de presse: ce qui m'autorise à supposer qu'ils l'ont un peu comprise comme moi. La presse, qui n'est pas mauvaise en elle-même, parce que, si elle était mauvaise en elle-même, même pour un bien, on ne pourrait pas s'en mêler, la presse sert plus au mal qu'au bien. On ne peut pas empêcher qu'elle existe, il faut tâcher de la détourner du mal pour la faire servir au bien; et voilà comment on se trouve entraîné, même quand on n'aime pas beaucoup le journalisme, à fonder un journal.

» Mais ici, il s'agit d'un journal tout nouveau, tout à fait extraordinaire, d'un journal où l'on ne ment pas, d'un journal où l'on ne diffame pas, d'un journal où l'on ne flatte pas les plus viles passions, où l'on n'excite pas la curiosité et l'intérêt par le scandale. Un tel journal sera-t-il capable d'exciter l'appétit du lecteur? D'avance, on aurait répondu: non. Eh bien, de fait, vous êtes arrivés au plus grand tirage. Voilà une chose vraiment inouïe, et, j'en demande bien pardon aux Révérends Pères et à leurs auxiliaires dévoués, leurs talents, leurs dévouements, toutes leurs qualités ne suffisent pas pour expliquer la chose, il faut recourir à une explication plus haute, il faut reconnaître ici la bénédiction de Dieu. Voilà pourquoi nous avons été si heureux d'appeler cette bénédiction sur cette maison, parce que nous savions qu'elle y était déjà; nous ne faisons que demander qu'elle se répande plus abondante encore. »

Toutefois, il lui manquait ce qui l'inspirait si bien ailleurs: la confiance dans la cause qu'il avait à défendre. L'ordre était de se rallier à la République et d'accepter la forme du gouvernement. Il était de ceux qui considéraient le ralliement comme funeste aux intérêts de la France et comme une véritable duperie. Ses sentiments personnels, ses amitiés anciennes et récentes avec la famille royale, tout le portait vers une politique de loyale et franche opposition. Il ne fut pas écouté, et, une fois encore, il fit généreusement le sacrifice de ses opinions personnelles.

Au Palais-Bourbon, il trouva un accueil froid. Son caractère de philosophe et surtout de prêtre, son air quelque peu dédaigneux le mettaient mal à l'aise au milieu de ce monde politique, assez mal composé. On le lui fit sentir tout de suite. Son apparition à la tribune fut accueillie par des marques de désapprobation et son premier discours haché par de nombreuses interruptions. Malgré tout, les arguments portaient. Un député de plaisante mémoire (1) se permit de lui lancer un superbe *distinguo*. L'orateur s'arrêta, et regardant bien en face l'interrupteur:

— Oui, Monsieur, je distingue, car qui ne distingue pas confond.

La riposte était juste: M^{re} d'Hulst avait assez d'esprit pour se faire redouter de ses contradicteurs. Il aimait mieux ne pas poursuivre ce genre de succès et parler aux plus intelligents le langage de la froide raison et du bon droit. Ses adversaires furent parfois bien surpris par la franchise de ses opinions. On lui objectait un jour qu'il se mettait en opposition avec une des dispositions du Concordat. « Mais le Concordat, s'écria-t-il, j'aspire après le jour où il vous plaira de le dénoncer. Le plus tôt sera le meilleur, pourvu que nous ayons devant nous des adversaires aussi loyaux que M. Goblet. » Venant de M^{re} d'Hulst, le compliment avait de la valeur. M. Goblet s'y montra sensible et en remercia l'orateur.

(1) Douville-Maillefeu.

IX. L'HOMME — SES VACANCES A LOUVILLE SA MORT

Pour connaître M^{re} d'Hulst, il ne faut pas le juger seulement par ses œuvres ou par son action, mais aussi par ses qualités d'homme et ses vertus de prêtre. Son abord était froid et réservé. Sa bouche grande, aux lèvres minces, avait une expression naturellement dédaigneuse; mais, dès la première parole, cette physionomie hautaine et sévère s'illuminait d'un loyal sourire de bonté. De haute taille, l'air toujours pressé, il marchait d'un pas allongé et rapide. Dans les sombres couloirs de la maison des Carmes, on le voyait aller souvent à une allure que les sévères Sulpiciens n'auraient pas recommandée aux simples séminaristes. Il s'oubliait même jusqu'à y chanter certains refrains de cantiques plus haut que ne le permettait le règlement. En réalité, il n'était pas le grand seigneur dédaigneux et cassant que certains esprits malveillants ont voulu voir en lui.

Il eut cependant, jusqu'au bout, le défaut, si c'en est un, de dire sincèrement ce qu'il pensait. Souvent même il ne réussissait pas à taire tout ce qu'il pensait. De là certains traits qui lui suscitèrent plus d'une inimitié. Âme loyale et sincère, il ne savait pas, comme on l'a dit, sourire à ceux qu'il n'estimait pas.

Il eut beaucoup d'amis: comme recteur, sa patience et sa bonté furent parfois soumises à de rudes épreuves. Son énergie lui eût facilement permis de se montrer sévère, mais il préférait reprendre par un mot spirituel et affectueux. Aux heures de repos bien rares qu'il s'accordait, il aimait à se mêler aux jeunes étudiants des Carmes. Bientôt on entendait sa voix dominer et son rire éclater franc et joyeux. Il savait une infinité d'anecdotes qu'il racontait avec la verve la plus amusante, même dans cette langue verte qu'il avait apprise jadis au contact des jeunes apprentis de Saint-Ambroise.

C'est surtout à Louville, durant les vacances, qu'il se montrait dans toute la fran-

A ce moment-là, M^{re} d'Hulst désirait la dénonciation du Concordat. On pouvait espérer qu'elle se ferait dans des conditions relativement favorables. Les catholiques n'étaient pas encore découragés: à la voix de leurs évêques, ils auraient pu s'organiser, se faire respecter et conquérir leurs justes droits à la liberté. En tout cas, M^{re} d'Hulst ne se trompait pas quand il disait que la République deviendrait de plus en plus oppressive des consciences jusqu'au jour où le Concordat serait, non plus loyalement dénoncé, mais simplement supprimé.

Le renouvellement de son mandat par ses fidèles électeurs de Bretagne (1893) lui permit d'étendre son influence. Il la fit servir surtout à la grande œuvre de l'enseignement supérieur libre dont il était plus que jamais le représentant officiel. Il parla toujours avec déférence de l'Université, dont il envisageait certains bons côtés, mais il ne cessa de réclamer aussi liberté et justice pour les Universités catholiques. Il terminait un de ses discours les plus écoutés par ces paroles éloquentes:

Quelles que soient vos convictions politiques, philosophiques ou religieuses, j'oserais presque vous défier de refuser votre estime, j'allais dire votre respect, à l'entreprise laborieuse, difficile et coûteuse que nous soutenons depuis vingt ans, sans autre appui que la générosité de nos amis et notre ardeur à promouvoir la science dans les rangs des croyants.

De tels accents firent impression sur les esprits les plus prévenus. Les dangers qui menaçaient la liberté de l'enseignement supérieur furent écartés pour une fois encore. Peut-être renaîtront-ils demain, et, ce jour-là, on n'entendra plus la voix de M^{re} d'Hulst loyale et ardemment convaincue. Du moins, en disparaissant de la scène politique, eut-il la consolation d'avoir défendu jusqu'au bout et fait respecter la grande œuvre à laquelle il avait consacré toute l'énergie de son âme.

A sa mort, ses adversaires eux-mêmes durent, par la bouche du président de la Chambre, M. Brisson, rendre un hommage mérité à son talent, à la sincérité de ses convictions et à la dignité de son caractère.

chise de son heureuse nature. Chaque année, il y invitait quelques amis et il s'ingéniait à leur rendre le séjour aussi agréable que possible. Il savait les intéresser par de spirituelles et aimables conversations, par de longues promenades sous les ombrages du parc. Quelquefois même, l'austère recteur dégustait un cigare, tout en jouant au billard, ou en faisant une vulgaire manille. Mais les moments de repos à Louville se firent de plus en plus rares et courts. Ses occupations si diverses et si absorbantes ne lui laissèrent bientôt plus le délassement des moindres vacances.

Dans ces périodes de grand travail, il lui était pénible d'être dérangé; il détestait les journalistes et tous leurs vains racontages; sa porte leur fut toujours fermée.

Ce dédain de la réclame lui valut une presse souvent peu favorable et il serait mal jugé s'il n'était connu que par les articles de journaux. A sa mort, cependant, il se fit un revirement complet, et ceux mêmes qui l'avaient le moins apprécié eurent des paroles de respect et de louange.

Depuis longtemps ses nombreux amis lui avaient rendu justice. Sa piété profonde, simple et sincère, frappait et édifiait ceux qui l'approchaient. Il demeura toujours fidèle, même au milieu du labeur le plus accablant, aux pratiques de la vie intérieure. Il ne se contentait pas des œuvres prescrites. Très souvent, le soir, après une séance fatigante à la Chambre ou une réception des amis de l'Institut catholique, les élèves du Séminaire l'entendaient sortir de sa chambre et se diriger vers la chapelle. Il y demeurait de longues heures, prosterné devant le Saint Sacrement, et ce n'était que fort avant dans la nuit qu'il se retirait à pas discrets. Le matin, avant 5 heures, il était debout et après ses exercices de piété et la Sainte Messe, il se mettait au travail et recevait ceux qui venaient le consulter ou le solliciter.

Sa manière de vivre était plus que modeste, presque austère. Riche et homme du monde, il eut une installation et une table d'une simplicité extrême. Son salon de ré-

ception était tout son appartement, il lui servait à la fois de bureau et de bibliothèque. On n'y voyait qu'un beau portrait du vénéré cardinal Guibert et des livres sérieux. A côté, une sorte de couloir étroit servait de chambre à coucher. Un petit lit en fer, une armoire en bois blanc, un crucifix et un grand chapelet en faisaient tout l'ornement.

Dans cet appartement modeste, le recteur recevait des visiteurs aussi nombreux que divers. Souvent il était dérangé de grand matin par des étudiants, des jeunes gens de l'école polytechnique, de Stanislas, qui venaient se confesser à la hâte. Ils n'avaient jamais à attendre, le prêtre était toujours prêt à les écouter et à leur donner les plus utiles conseils (1). Très souvent il était demandé à la chapelle où l'attendait une clientèle différente et singulièrement mêlée. Des dames du plus grand monde s'y rencontraient avec les plus humbles servantes du quartier. Le prélat se plaisait à accueillir chacune de ces chrétiennes avec la même charité, ne paraissant jamais pressé et, malgré ses occupations, consacrant de longues heures au ministère des âmes.

Il n'oublia jamais les humbles et les petits qu'il avait connus à Saint-Ambroise ou ailleurs. La chapelle Saint-Hippolyte eut souvent sa visite : maintes fois aussi il alla prêcher, confesser dans les œuvres ouvrières du Gros-Caillou, au patronage Saint-Jean, et surtout au cercle ouvrier. A l'exemple de son ami, l'abbé de Broglie, on le voyait fréquemment, à la première heure du jour, porter hâtivement la Sainte Communion à quelque malade connu de lui seul.

Un jour, il assiste à la mort d'une de ses malades pauvres et il ramène son enfant à moitié infirme. L'orphelin est installé chez lui, il pourvoit à tous ses besoins, comme autrefois il pourvoyait à ceux des apprentis de Saint-Ambroise. Il l'envoyait à l'école du soir; on y donnait parfois des problèmes difficiles, mais l'écolier ne s'en préoccupait

(1) Aux étudiants succédaient les professeurs. Des prêtres en grand nombre qui venaient le consulter ou lui ouvrir leur cœur; d'autres visiteurs, plus intéressés qu'intéressants, venaient encore frapper à sa porte; aucun n'était rebuté, ni mal reçu.

pas. Le recteur avait soin de s'informer de son travail et de ses progrès, et jamais il ne refusait d'aider l'élève embarrassé en faisant les problèmes pour lui. Il mourut jeune, M^{GR} d'Hulst l'entoura jusqu'au bout des soins les plus attentifs.

A Louville, pendant ses vacances, il ne passait pas de jour sans aller voir un vieux prêtre paralysé et aveugle. Il demeurait de longs moments avec le pauvre, infirme, lui faisant la lecture et s'ingéniant à lui faire oublier la tristesse de sa situation.

Un jour, dans une rue de Paris, il voit un pauvre épileptique étendu sur le pavé. Un cercle de badauds le regardaient écumer dans d'horribles convulsions. Le recteur va droit au malheureux, le soulève, le place dans une voiture auprès de lui et le conduit à une maison où les soins nécessaires furent donnés à ce pauvre malade. Que d'autres traits ne pourrait-on pas citer?

Un de ses intimes a révélé le suivant : « Recteur, il avait eu l'occasion de connaître un étudiant pauvre qui donnait des répétitions pour vivre et qui trouvait encore moyen, au prix d'un travail acharné, d'envoyer quelque secours à son vieux père malade. Ce fils pieux tombe malade d'épuisement. M^{GR} d'Hulst intervient aussitôt discrètement pour lui procurer le nécessaire et, de plus, il envoie au village le subside attendu. Le jeune étudiant meurt; le recteur devient faussaire, il imite l'écriture de l'enfant disparu et il écrit à ce père qui mourra à son tour sans se douter que son fils l'a précédé dans la tombe et qu'un autre a pris sa place dans ses sentiments. »

Sa fortune avait été considérable et il devait mourir pauvre. Les œuvres de Saint-Ambroise en avaient absorbé une partie; le reste fut consacré à soulager les nombreuses misères qui venaient à lui. Il accueillait tous les malheureux sans distinction, préférant, disait-il, donner neuf fois hors de propos que de s'exposer à ne pas soulager une vraie misère. Dans le commencement, il faisait l'aumône à coups de billets de 500 francs; il se contenta ensuite de billets de 100 francs et finit par

descendre aux pièces de 5 francs. Sur la fin de sa vie, il connut lui-même la pauvreté réelle. Il s'en réjouissait. Depuis longtemps, disait-il, il me faut travailler pour gagner ma vie. Quand je ne pourrai plus rien faire, je demanderai au cardinal de me donner l'aumônerie des Dominicaines de Châtillon. A Biarritz, déjà bien malade, il se trouva tout à fait à court d'argent. Un ami, sous l'ingénieux prétexte d'une restitution, lui fit accepter une modeste somme; dès le lendemain, il en donnait la moitié.

M^{GR} d'Hulst devait tomber épuisé avant l'âge par toutes les charges mises successivement sur ses épaules. Il le disait lui-même : « Je mourrai jeune, comme tous les d'Hulst. » Toutefois, la mort ne le surprit pas; le mal qui devait l'emporter ne fut pas subit. Il s'annonça par une grande fatigue nerveuse et un épuisement général. Grâce à son énergie, il conservait tout son moral, continuant de travailler, d'écrire; il recevait toujours avec la même affabilité. La maladie faisait cependant de rapides progrès. Un corps voûté, des traits vieillissés l'indiquaient assez. Le séjour de Louville lui-même devint plutôt nuisible que salubre. Le climat du Midi était indiqué; le malade dut obéir aux médecins.

Le ciel du Midi ne devait apporter aucune amélioration. Pour se rendre à Biarritz, M^{GR} d'Hulst passa par Lourdes; on le vit, agenouillé devant la Grotte miraculeuse, y prier longuement et avec ferveur; ses traits fatigués décelaient des souffrances de plus en plus vives. Arrivé à Biarritz, son état empira encore. Malgré son grand affaiblissement, il ne voulut jamais se dispenser d'aucun de ses exercices de piété, ni interrompre son travail. Tous les jours, il se rendait à l'église voisine pour y célébrer la Sainte Messe et y faire son adoration. Entre temps, il continuait la correction de ses conférences et répondait à quelques lettres (1).

(1) Celui qui écrit ces lignes se rappellera toujours avec un profond sentiment de reconnaissance une

Il fallut se rendre à l'évidence; seuls, des spécialistes pourraient peut-être encore enrayer la maladie. Le retour à Paris fut aussi douloureux que pénible. La fatigue du voyage provoqua une violente crise qui fut fatale. Rentré à l'Institut catholique dans la matinée du 5 novembre 1896, le malade perdait bientôt connaissance. Le soir du même jour, vers les 9 heures, le cardinal Richard lui donnait l'Extrême-Onction et, peu après, la belle âme de M^{sr} d'Hulst avait quitté ce monde.

Il mourait à cinquante-cinq ans, c'est-à-dire dans toute la force de l'âge. Son œuvre était loin d'être achevée. L'Institut catholique ne vivait qu'avec peine, faute de ressources suffisantes et déjà s'annonçaient pour l'enseignement les pires dangers.

Ses œuvres littéraires et philosophiques, son enseignement de Notre-Dame furent à peine ébauchés. Ils suffirent cependant pour révéler un maître auquel le temps seul fit défaut pour édifier un monument véritable. Il fut un grand semeur d'idées; beaucoup ont germé mais la gloire de la moisson lui fut refusée. Il avait eu l'idée et avait réussi à grouper sous sa forte main toutes les puissances intellectuelles du monde catholique par la réunion des Congrès scientifiques, et il en avait fait une véritable coalition. A ce titre, il fut pour l'Église plus qu'une gloire, il fut une force.

La perfection sacerdotale est peut-être la seule entreprise qu'il ait menée à sa fin. Il en était préoccupé dès son entrée au

assez longue réponse qu'il en reçut deux jours à peine avant son départ de Biarritz. L'écriture était tremblée et tracée évidemment par une main de malade, mais l'intelligence était toujours aussi claire et surtout le cœur aussi affectueux.

Séminaire, et, depuis, il y travailla sans relâche dans toutes les situations qu'il occupa. Avant tout et toutes choses, il fut un saint prêtre et en eut toutes les vertus, la piété, l'humilité, le zèle des âmes et une charité presque héroïque. On lui a rendu justice en disant de lui « que de loin, il força l'estime, et que de près il se fit aimer ». Ceux qui l'ont connu lui ont appliqué les paroles qu'il a écrites lui-même sur son saint ami, l'abbé de Broglie :

Ce fut une grande figure : la noblesse, le courage, la droiture, l'intelligence et le talent étaient chez lui des qualités de race; le travail de la pensée y ajouta le savoir, et l'effort de sa vertu y ajouta la sainteté. Cet homme si fier fut profondément humble, ce tempérament sensible se plia à une vie austère, cet héritier d'un grand nom enterra sa vie dans les ministères les plus humbles, et cet héritier d'une belle fortune en consuma une partie dans des fondations charitables et dispersa le reste entre les mains des pauvres. Sous des dehors un peu froids, il cachait une grande tendresse de cœur. Sa famille, ses amis, ont connu la fidélité de ses affections, tous ceux qui souffraient ont expérimenté la délicatesse de sa pitié. Enfin et surtout il fut un grand serviteur de l'Église et des âmes. Il aima la vérité, il s'épuisa en travaux pour la faire connaître et la faire accueillir.

Abbé BARTHÉLEMY.

BIBLIOGRAPHIE

Chanoine DELAAGE, *Notice nécrologique*. — OCTAVE LARCHER, *Une âme chevaleresque*. — THIEBLIN, *M^{sr} d'Hulst intime*. — DE TINJEAU, *Souvenirs*. — M^{sr} TOUCHET, *Oraison funèbre*. — O'CONNELL, *Impressions*. — *Clergé contemporain* (mars 1897). — *Questions actuelles*. — Discours de Chesnelong, Fonsegrive, de Mun, de Bretonnières, abbé Clairval, P. Baudrillart, — Assemblée générale de l'Institut catholique. — Lettre du cardinal Richard au clergé de Paris (1896-1897).